

## Ciné-Bulles

### Le cinéma d'auteur avant tout

## Cinéma latino-américain : Latino Bar et Danzon : la danse comme transe ou expression populaire

Myriame El Yamani

---

Volume 11, numéro 2, décembre 1991, février 1992

URI : [id.erudit.org/iderudit/34071ac](http://id.erudit.org/iderudit/34071ac)

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)  
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

El Yamani, M. (1991). Cinéma latino-américain : Latino Bar et Danzon : la danse comme transe ou expression populaire. *Ciné-Bulles*, 11(2), 20-21.

---

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 1991

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

---

**érudit**

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. [www.erudit.org](http://www.erudit.org)

## Latino Bar et Danzon : la danse comme transe ou expression populaire

par Myriame El Yamani

Deux cinéastes mexicains, Paul Leduc et Maria Novaro, se servent de la danse pour exprimer leur conception de la sensualité sud-américaine et du rapport à la vie ordinaire. Dans **Latino Bar**, tiré d'une nouvelle de Jorge Borges, c'est le monde glauque, morbide et profondément dur des laissés-pour-compte, une sorte de pont des épaves, que l'actrice principale (Dolores Pedro) va personnifier jusqu'à la transe. Dans **Danzon**, on découvre tout le charme de la danzon, une danse populaire dérivée du quadrille français. Ses origines remontent aux esclaves haïtiens et elle est arrivée au Mexique, via La Havane, il y a plus d'un siècle. Deux mondes complètement différents nous sont donnés à voir, l'un paroxysmique de douleur et de violence, l'autre baladin et joyeux, mais deux mondes somme toute très proches, car pleins de couleurs et d'intensités.

Paul Leduc semble s'être lancé définitivement dans une nouvelle voie cinématographique, très plastique et esthétisante, pour dénoncer les conditions sociales et la répression politique envers les peuples sud-américains. Ses premiers films sur la révolution mexicaine (**Reed : Mexico Insurgente**, 1973), l'ethnocide des Amérindiens (**Etnocido, notas sobre El Mezquital**, 1978) et la révolution au Salvador (**Historias prohibidas de Pulgarcito**, 1979) le situaient comme cinéaste engagé. Il s'aventure maintenant dans une vision plus baroque, plus picturale peut-être des exclus, sans renoncer pour autant à la dimension dénonciatrice de son œuvre.

**Latino Bar** réussit ce tour de force de nous faire partager, en 80 minutes, sans une parole, la moiteur des climats tropicaux et la passion exacerbée des hommes latins. Affamés, alcooliques, sniffant de la colle et se prostituant, ces êtres à vif n'ont plus rien, si ce n'est justement la danse et la musique, pour venir à bout de leur destin de misère. La danse

devient ici un exutoire. Elle prend la forme d'une transe merveilleusement érotique, un dépassement des forces du mal qui envahissent leur univers. De la première scène, où un Noir affamé court dans les débris de bateaux à la recherche de quelque subsistance, à la dernière scène, où la cité sur pilotis s'embrase de tous bords, le cinéaste nous garde en otage. Il y parvient par de longs travellings latéraux obsessionnels, et la lumière tantôt bleutée, tantôt rougeâtre, vient renforcer cette profonde détresse qui explose à l'écran.

Au milieu de rats, de cadavres de chiens qui flottent au bord du quai, de bagarres virulentes jusqu'au meurtre, une splendide métisse (Dolores Pedro), une bouteille de whisky à la main, laisse onduler son corps jusqu'à l'épuisement, provoquant l'envie et le désir des marins en naufrage. Elle offre son corps animal, tout en refusant qu'on la touche. Elle crève l'écran de cette beauté charnelle, volcanique, qui symbolise la force rebelle de l'âme mexicaine. Rien ne peut la détruire. Quel autre symbole que le feu saurait mieux exprimer non seulement l'ardeur frénétique de l'identité latine, mais aussi la purification de ces corps devenus des loques ? La photo d'une sorte de sainte enchaînée, prise dans les flammes, que cette femme a épinglée sur le bord de son miroir, et que reprend l'affiche du film, n'est-elle pas là pour nous rappeler la chasse aux sorcières, ces multiples voix du temps passé qu'on a fait taire ?

Point n'est besoin de parler pour nous faire frémir devant ces êtres écorchés, dont l'avenir est aussi sombre que le bout du quai. Comme le dit Paul Leduc : « Répression, quelques morts, mais, toujours, le silence. Du feu, des voix, c'est peut-être la fin du silence ». Ses personnages ne se racontent pas mais nous donnent à voir leur force intérieure, qu'on ne peut anéantir. Lorsque Dolores part en reprenant le bateau, ce qu'elle laisse derrière elle semble être comme un pan de l'histoire qu'on peut espérer ne plus revoir. Même l'aveugle, qui l'accompagnait avec son accordéon, ou le jeune marin qu'elle a ébloui, resteront pris au piège du feu, car ils n'ont sans doute plus la force de se rebeller.

Par contraste, le deuxième long métrage de Maria Novaro, **Danzon**, apparaît comme un hymne à la joie et un véritable rayon de soleil. Julia (Maria Rojo), femme dans la quarantaine, romantique et un peu infantile, part à Veracruz à la recherche de son partenaire de danzon, Carmelo, beau métis dans la cinquantaine, portant chapeau et souliers blancs. Belle histoire d'amour, **Danzon** est en fait beaucoup



*Danzon* de Maria Novaro



plus que cela. Cette danse populaire, dont on a célébré le 100<sup>e</sup> anniversaire à Mexico, représente non seulement un art de vivre mais aussi une manière d'être homme et femme. Les règles sont très strictes. Si l'homme conduit la danse et la femme obéit, il faut se tenir bien droit, le coude à l'équerre, exercer un contrôle tout en souplesse. On ne change donc pas de partenaire facilement et le regard, surtout, n'est permis qu'exceptionnellement. Il devient la marque d'une passion partagée et d'une harmonie du couple.

**Danzon** est filmé comme les pas de cette danse, à la fois contrôlée et lascive. On parcourt avec Julia les rues de Veracruz. Lorsqu'elle est habillée de rouge écarlate, elle se ballade sur le port à la recherche du cargo sur lequel se serait embarqué son charmant Carmelo, nous assistons à un nonchalant défilé de noms de bateaux, symboles de la quête : « Pures illusions », « amour perdu », « tu me vois et tu souffres », « amour fou ». Elle se laisse entraîner par la convivialité des prostituées de l'hôtel, par une amitié spontanée et

drôle avec un travesti et par la fougue d'un jeune marin. Elle finit pas ressentir ce qu'elle est véritablement ou du moins ce qu'elle veut. La poursuite de son amour perdu devient un prétexte pour nous faire apprécier la sensualité mexicaine, ce monde féminin, chaud et gai. Par ailleurs, les chansons populaires ponctuent sa tristesse, sa mélancolie et sa joie de vivre. Elle retournera à Mexico sans son Carmelo, mais pleine de vie et rayonnante.

**Danzon** est un film qui fait du bien, léger, positif et charmant. C'est la découverte de soi et de la vie. Julia retrouvera son cavalier au Colonial Dancehall. Les deux corps à l'unisson danseront à la perfection et elle sera couronnée reine du concours. Sans tomber dans le mélo, Maria Novaro pique notre curiosité. Elle nous entraîne dans les boucles mesurées de son danzon, avec subtilité, fraîcheur et intelligence. Comme quoi la danse et les corps peuvent aussi nous faire sentir l'âme d'une société, autrement que par la violence. ■

*« Danzon est tourné de façon très chaleureuse, très colorée, avec notre culture. Je m'identifie bien à ce film, comme la population du Mexique va s'y identifier. Ces dancings, courant dans la vie mexicaine, sont populaires et non folkloriques, et représentent bien notre façon de vivre, notre musique, notre sensualité. »*  
(Laura Ruiz, **Le Film Français**, 12 mai 1991, supplément numéro 3, page 7)

## Rendez-vous du cinéma québécois

Dates : 6 au 15 février 1992

Lieux : Cinémathèque québécoise, Cinéma O.N.F. du Complexe Guy-Favreau et Cinéma Parallèle, Montréal

Dates : 18 au 23 février 1992

Lieu : Musée de la Civilisation, Québec

## Festival de Berlin

Dates : 13 au 24 février 1992

Lieu : Berlin

## Festival international du film sur l'art

Dates : 3 au 8 mars 1992

Lieux : Cinémathèque québécoise, Cinéma Parallèle, Institut Gœthe et Musée des Beaux-Arts, Montréal

## Semaine du cinéma québécois


Dates : 22 au 29 mars 1992

Lieu : Salle Léo Cloutier du Séminaire Saint-Joseph, Trois-Rivières

## Vues d'Afrique

Dates : 6 au 13 avril 1992

Lieux : Cinémathèque québécoise et Cinéma O.N.F. du Complexe Guy-Favreau, Montréal



**INSTITUT  
QUÉBÉCOIS**  
*du cinéma*

80, RUE DE BRÉSOLLES  
MONTREAL (QUÉBEC) H2Y 1V5  
TÉLÉPHONE: (514) 288-7655  
TÉLÉCOPIEUR: (514) 288-7289